

GUY DENARCY Léo

FILLOD-CHABAUD Aurélie

Mike Davis *Au delà de Blade Runner et l'imagination du désastre.*

Michel Foucault « *des espaces autres* »

I- CRITIQUE EXTERNE

Le texte de Michel Foucault à propos des Hétérotopies écrit en 1967 présente le concept des « espaces autres » au regard de différents exemples mais aussi d'une mise en application au travers d'une vision "pan culturelle". A cette date, Foucault n'a alors écrit que deux ouvrages : *Les mots et les choses* et une analyse littéraire portant sur l'écrivain *Raymond Roussel*. Ce texte émet des principes qui sont par la suite cruciaux dans la plupart de ses ouvrages comme *Histoires de la sexualité*, *Surveiller et punir* ou encore *Histoire de la folie à l'âge classique*. Par là même, l'auteur est à cette date en préparation de *L'archéologie du savoir*, lequel, s'affirmant comme une volonté tant pédagogique que méthodologique, montre les systèmes de pensée qui sont en jeu dans l'œuvre de l'auteur. Il semble que le texte ait une valeur plus personnelle dans la construction de son œuvre, dans la mesure où ce dernier n'est publié que lors de la compilation de ses œuvres sous le titre *Dits et Ecrits*.

Le sociologue et urbaniste Mike Davis analyse la composition urbaine non comme un simple *melting-pot* mais bien comme un enjeu politique en négatif de certains mécanismes d'exclusion. Il s'intéresse notamment à la ville de Los Angeles dans son ouvrage *Ecology of fear* publié en 1998. Les éditions Allia ont pris le parti de publier, avant la traduction complète de l'ouvrage, le chapitre 8 sous le titre *Beyond Blade Runner (Au delà de Blade Runner, l'imagination du désastre)*. En utilisant les fondamentaux de la sociologie américaine, l'école de Chicago, Mike Davis présente un nouveau concept au sein de l'écologie urbaine, une « écologie de la peur ». Comme il paraît dans le titre, l'auteur utilise des sources diversifiées, depuis des films de science fiction, des œuvres d'anticipation, des rapports de police ou encore de nombreuses coupures de presse. Cette méthode en sciences sociales apparaît, aujourd'hui encore, comme non conventionnelle. En effet, Mike Davis a un parcours montrant une certaine irrégularité : après avoir été chauffeur de camion en

Californie, il reprend ses études à l'âge de trente-cinq ans, et, après avoir fait sa thèse sur l'histoire urbaine de Los Angeles, il devient analyste urbain et poursuit ses recherches sur les liens entre contrôle urbain, architecture et système de surveillance. En l'occurrence, l'analyse de Los Angeles permet ici un regard sur les enjeux de la destruction en cours à travers le cloisonnement social mais c'est également une étude qui vise à détruire les lieux communs, lesquels sont pris pour acquis, dans l'analyse des émeutes qui ont touché L.A en 1992.

Michel Foucault comme Mike Davis s'appliquent dans ces textes à la construction de lieux comme outils d'analyse. La reprise chez l'un du schéma en diagramme de « la ville nord américaine » comme, chez Foucault, un l'espace localisé permet par la suite la construction d'un nouveau schéma dans l'analyse à partir d'un modèle imaginé. Nous sommes dans les deux cas en présence d'une ouverture sur un extérieur marqué par la volonté de se démarquer d'une institutionnalisation qui serait uniquement le fait de l'Etat. Néanmoins, si les deux auteurs montrent une volonté de "déterritorialiser" l'espace pour Mike Davis mais aussi de "désespacialiser" le territoire dans le cas de Michel Foucault, il est de fait que ces derniers se distinguent par une méthode d'analyse. Mike Davis utilise une matière sociale riche et complexe qui le pousse à s'interroger sur la territorialisation dans le cadre du zonage urbain. A contrario, il est marquant que Foucault se pose dans une perspective de spatialisation avec ce qu'il nomme « *les emplacements sans lieu réel* ». Il faut ainsi s'interroger sur le fait que, les espaces comme les territoires, sont ici des métaphores, celle de « l'imagination du désastre » comme celle d'un « lieu sans lieu ».

Nous allons donc tenter de rapprocher quatre des six principes d'identification d'un « Espace autre » proposé par Michel Foucault au regard de l'étude de Mike Davis.

II- CRITIQUE INTERNE

L'espace de localisation se distingue entre une époque de hiérarchisation qui caractérise les lieux au Moyen Age, ces derniers pouvant être *sacré* ou *profane*, d'une époque moderne qui prône le « simultanée » et la « juxtaposition ». Au sein de cet espace, il est possible de distinguer un « espace du dehors » d'un « espace du dedans ». Deux types d'espace se manifestent alors sous la forme des utopies et des hétérotopies. Cette distinction permet de confronter les lieux réels, « *lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société (...)* sorte d'utopie effectivement réalisés » des lieux irréels, « *C'est la société elle-*

même perfectionnée ou c'est l'envers de la société ». Par ailleurs, au sein de l'étude de Mike Davis, l'appropriation de l'autorité institutionnelle par certaines catégories d'habitants se fait par le territoire. Ainsi l'auteur reprend le schéma de Burgess pour démontrer que les demi-lunes, enclaves ethniques, deviennent autant de lieux de répression que d'une forme d'affrontement entre écologies culturelles différentes. C'est ici que ce dernier explique le processus de « zonage » qu'il appelle les « districts de contrôle social » et qui ont pour fonction « la discipline spatiale ». Alors, il est possible de faire un premier rapprochement au sein des deux textes. De même que Michel Foucault pose le passage de l'hétérotopie à l'utopie comme un basculement du réel à l'irréel, il faut voir une transition similaire entre le territoire et le zonage chez Davis.

Le troisième principe de l'hétérotopie de Foucault évoque « *le pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont eux même incompatibles.* » La mise en avant de la juxtaposition comme principe de l'hétérotopie permet de s'interroger sur un partage de l'espace urbain. La juxtaposition est en effet, une volonté de situer un élément dans un fictionnel « à côté ». Dans une vision cartographique, comme celle entreprise dans l'ouvrage de Mike Davis, ceci se caractérise par une localisation en fonction de zones délimitées autour d'un noyau : « *noyau sans abri* ». Ces « zones » (« zone sans drogue », « zone sans armes », « zones sans violence sur enfants ») sont définis autour d'institutions publiques. L'auteur donne l'exemple d'une carte distribuée aux prostituées, partagée en secteurs qui sont autant d'autorisations et d'interdictions de circulation (cf. « zones de réduction de la prostitution »). De la même manière, depuis les années 80, la ville empêche les Sans Domicile Fixes de créer des « *villages de carton* » en les concentrant dans une zone de rétention dans le quartier de *Skid Row*. En 1996, la ville de Los Angeles décrète les trottoirs comme « zone de repos officielle ». Cette démarche d'assimilation entre un espace public auquel est conférée une seconde fonction, un espace privé pour SDF, le définit comme un « espace autre » répondant au troisième principe de Foucault.

Les recherches de Mike Davis sur la ville de Los Angeles se sont d'abord focalisées sur un travail historique de la ville dans son ouvrage *City of Quartz*. Cette démarche se prolonge en partie dans le deuxième chapitre « L'émeute invisible », dans lequel il revient sur l'émeute de *South Central* qui débute le 29 avril 1992. En utilisant l'étrange association entre l'émeute et l'invisibilité nous pouvons constater la volonté de Davis de placer cette émeute dans un processus social. La démarche hétérochronique avancée par Foucault au quatrième principe, inscrit dans l'espace la confrontation d'un temps « durable », « qui s'accumule à

l'infini » et d'un temps ponctuel, « plus futile, plus passager, plus précaire. » Malgré la différence dans les phénomènes analysés, il est possible d'utiliser ces référents pour le cas de « l'émeute invisible ». En effet, Mike Davis ne parle pas d'émeute de l'année 1992 mais d'un « point de non-retour », qui serait l'aboutissement, non pas d'une lutte raciale (que les médias nommèrent « la rage noire », « creeps », ou « bloods »), mais bien le résultat d'une conjoncture économique de dix ans qui ont apporté « la faim et la désillusion. » La chronologie des événements nous permet de comprendre comment le territoire s'est vu transformé par l'Administration Urbaine de Los Angeles dans une perspective raciale. En effet, alors que les autorités parlent d'émeute de *South Central*, il est de fait que c'est à *Mid-City* que les événements ont commencé et qu'ils ne sont pas circonscrits aux quartiers populaires puisque des troubles ont été constatés jusqu'à la banlieue riche de *Beverly Hills*. De la même manière, les objets des délits non sont pas uniquement des voitures ou du matériel hi-fi mais bien, comme le remarque l'auteur à partir des constats d'assurance, de la nourriture et des produits de première nécessité. C'est dans cette mesure que le passage à tabac de *Rodney King* et le jugement des policiers responsables se présentent comme un temps ponctuel qui est venu soutenir une situation latente.

Le cinquième principe suppose que les hétérotopies induisent « un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables. » Le système binaire proposé par Foucault est une lecture de l'entrée dans le lieu, dans ces acceptions différentes et multiples, en fonction que les lieux sont des constructions personnelles ou institutionnelles. Une lecture en termes de sociologie urbaine de ces *systèmes* nous permet de nous focaliser sur le chapitre 3, « *Zone de tir à vue* ». Il est question dans cette partie des conditions de logement et de détention des gangs, à partir de la mi-mai 1992, lors de la mise en place d'un schéma sécuritaire à Los Angeles. Dans ce cadre, deux phénomènes viennent soutenir la proposition de l'auteur de *Surveiller et punir*. La première se définit par l'appropriation de territoire par les gangs, sous la forme de zone de détention, et la seconde est la mise en place de zone de sécurité de l'espace privé ; ainsi, 100 000 foyers du centre ville de Los Angeles se sont équipés de système de sécurité (alarme, grilles, barreaux) « afin d'être en prison dans (leur) propre maison ». Les systèmes d'ouvertures et de fermetures de ces espaces comme de ces territoires corroborent la recherche de rites et de purifications qui sous tendent l'accès aux zones publiques et aux zones privées. En ce sens, alarmes, barreaux et grilles sont autant d'étapes à franchir pour marquer le rite de passage entre les espaces. Un exemple de l'espace d'ouverture dans l'étude de Mike Davis est la « *ceinture du goulag* », également présentée sous la forme de la prison de Calipatria. Ce dernier, sous la forme d'une

ceinture extérieure de prison à l'extérieur de la ville est venu ajouter au plan de la ville nord-américaine la zone de détention, par définition fermée. Ceci marque une entrée par la zone d'exclusion. Alors, la zone ultime de la ville est marquée par le point culminant de fermeture avec la *Ville extérieure*, une zone d'encadrement qui forme un territoire juxtaposé à la ville elle-même située entre isolement et pénétrabilité sur le modèle proposé par Michel Foucault, celui d'une zone de purification.

« Sommes-nous arrivé à ce point de renoncement de la ville de Los Angeles que nous ayons besoins d'un tel niveau de contrôle social de tout ce qui se rapproche de l'expérience urbaine ? » se demande l'historien Kevin Starr. Le sixième principe et celui qui incarne le principal trait des hétérotopies, distingue deux « pôles extrêmes », un espace « d'illusion », à l'intérieur duquel « la vie est cloisonnée », et un espace réel « de compensation ». Le travail de Mike Davis, dans ce cadre, propose comme nous l'avons vu « une imagination du désastre », ce qui passe par une vision de Los Angeles en tant que « capital de l'hyper-réalité ». L'exemple d'Hollywood est présenté par l'auteur comme un bouleversement au sein de la perception de la ville et de ces enjeux. En effet, le chapitre traitant de ces changements au sein des enjeux architecturaux s'intitule « *Univers parallèles* », dans un tel cas, Disneyland se place tout à fait entre les deux pôles avancés par Foucault qui voudraient « créer un espace d'illusion qui dénonce comme plus illusoire encore tout l'espace réel ». Alors la ville de Los Angeles se présente comme un objet de consommation, lequel fait de la ville quelque chose à fabriquer en fonction des désirs manifestés par les habitants. Dans cette mesure, Hollywood permet la diffusion d'un « pouvoir de la simulation » qui n'est pas sans lien avec les colonies de Jésuites citées en exemple par Michel Foucault. Des lieux où l'existence est dictée en tout point de manière à présenter ces espaces comme des lieux parfaits, en fonction de codes que les constructeurs ont eux-mêmes posés.

Les liens qui unissent les deux textes permettent de mettre en place des correspondances d'intention mais aussi d'analyse. L'étude en présence, qui se porte sur la détention, au chapitre 9, « *La ceinture du goulag* » d'*Au-delà de Blade Runner*, fait clairement allusion aux travaux de Michel Foucault de *Surveiller et Punir*. En composant une « *écologie de la peur* » nous pouvons voir que Mike Davis souhaite, à partir d'éléments de sociologie reprendre l'entreprise de hiérarchisation des lieux et la réactualiser.

III- L'ŒUVRE EN DEBAT

A la suite de cette étude, est-il possible d'interroger les notions de territoire et d'espace ? D'autres auteurs ont proposé des analyses distinctes, en les confrontant il est possible de discuter le travail de Mike Davis et celui de Michel Foucault.

Lors des conférences sur la *gouvernabilité* au Collège de France en 1978, ce dernier propose une analyse de la ville en fonction de trois données principales, « les maladies, la population à la famine ». Dans un rapport précis de souveraineté, il présente les modes de gouvernement comme une évolution, non seulement dans leurs rapports avec le territoire mais aussi avec le temps. Ainsi, le XVII^e siècle voit une évolution depuis un système de type féodal vers un mercantilisme qui permet la perception des populations comme sujet et non comme groupe à la manière du tiers Etat. Dans un deuxième temps, Foucault voit les apports de la philosophie utilitariste, autour d'auteurs tels que David Hume, comme une recherche d'approbation, sur le modèle d'une construction du désir dans la population. De la même manière, dans le cas de la ville de Los Angeles, il est possible de voir que la technique de pouvoir se compose sur un modèle d'imagination, un « portail vers le système solaire » ou encore « réalité idéalisée » qui se trouve matérialisés dans l'image d'Hollywood. Néanmoins, comme nous l'avons vu, les émeutes qui touchent Los Angeles en 1992 semblent provoquer une crise au sein de ce modèle du désir. Les autorités, en voulant faire passer ces émeutes pour une frustration au sein de la consommation, nous pas compris que les émeutiers souhaitaient palier une situation de famine. Loïc Wacquant, dans son texte écrit en 1992, *Pour en finir avec le mythe des « cités-ghettos »*. *La différence entre la France et les Etats-Unis*, développe la thèse selon laquelle les ghettos américains sont de « vastes zones de désolation ». Le modèle de Baltimore ou du Bronx sont alors mis en avant pour montrer que ces territorialisation n'existent que par leur spatialisation. L'auteur souhaite ainsi définir le ghetto américain à partir de certaines caractéristiques, « ségrégation raciales exacerbée », « violence quotidienne » (les noms viennent confirmer ces réputations, *Murdertown*, *Killing Fields*, *the Graveyards*), « abandon par l'Etat ». Ces termes sont, à la différence des analyses de Foucault ou de Davis, des conditions pour qu'un territoire se spatialise en ghetto. Dans ce cas, nous voyons une démarche et une méthodologie qui se séparent.

Les violences urbaines de novembre 2005 en France nous poussent à nous interroger sur l'appellation de ghettos dans le milieu péri urbain. L'étude d'Eric Maurin, *Le ghetto français, enquête sur le séparatisme social*, publié en 2002, présente le territoire français

comme un révélateur des nouvelles inégalités sociales. Le rapport au territoire et à l'espace, s'il n'est plus l'enjeu d'une catégorie sociale, se définit comme une exclusion, une « une ghettoïsation par le haut » qui met fin à une forme de mixité sociale. Si le rassemblement en quartier sensible ne relève pas d'un choix mais d'une contrainte, il apparaît que les classes supérieures ont le choix de s'approprier un territoire. Ainsi, comme le développe Loïc Wacquant dans son ouvrage, *Parias urbains. Ghetto. Banlieues. Etat*, publié en 2006, la France ne saurait supporter l'appellation de "ghetto" mais se cantonnerait à l'appellation d' « îlots sensibles ». Les enjeux sont, en effet, différents des réalités territoriales américaines, (forme et taux de criminalité, présence des pouvoirs publics, homogénéité ethnique, ...).

Le terme d' « îlots sensible » souligne l'aspect spontané mais aussi une vision de dégénérescence qui accompagne les phénomènes péri urbains. En ce sens, si la banlieue française et les ghettos des villes nord américaines ne se ressemblent pas, un phénomène territorial et social commun y est sensible. Mike Davis souligne au chapitre 10, intitulé « *La flotte vers Mars* », l'objectif final de l'urbanisation « spontanée », dans son aspect autonome, laquelle serait la construction d'une colonie sur la planète rouge et qui permettrait ainsi la rencontre de nouveaux êtres auprès desquels l'exclusion n'auraient aucunement lieu d'être.